

LA ROUMANIE ET LA GRÈCE DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

DIMITRIS MICHALOPOULOS

(Athènes)

À la mémoire de mon père

Autant que cela puisse paraître paradoxal, si la Roumanie n'avait pas conclu le pacte du pétrole avec l'Allemagne, la Grèce l'aurait échappé belle; autrement dit, elle n'aurait pas été entraînée, en 1940, dans le tourbillon du conflit mondial – ce qui, d'ailleurs, était le souhait tant des dirigeants que du peuple hellènes. La raison de cette complication imprévue? Les gisements pétroliers de Ploiești, source d'énergie inestimable pour l'Allemagne nationale-socialiste. En tout cas, il faut commencer par le commencement; et les commencements de ce type il faut les chercher dans les péripéties des années 1914–1918.

I

LA NAISSANCE DU FASCISME

C'est à tort que l'on considère que le fascisme émergea en Italie en 1919. Tout au contraire: il fit son apparition au Pirée, le port d'Athènes, en 1917. Vers la fin de 1916, en effet, des troupes de l'Entente avaient essayé d'occuper Athènes. Les alliés voulaient forcer la main au roi Constantin, toujours obstiné dans l'observation d'une neutralité nuancée de germanophilie. Or, le peuple se souleva, il prit les armes – et il donna aux envahisseurs un coup sévère (et inoubliable). Les unités alliées, qui, du littoral, avançaient vers la capitale grecque, furent stoppées, enveloppées, obligées à se rendre. C'était à juste raison donc que le roi et ses amis alors crièrent victoire¹. Au mois de juin de l'année suivante toutefois, une escadre française arriva en rade du Pirée; elle portait tout un corps expéditionnaire, à savoir une division française ainsi que quelques centaines d'Anglais et de Russes. Le

¹ *C'est ainsi que dans une seule journée la Grèce a reconquis sa souveraineté...* (Voir X. S. Combothecra, *Histoire ignorée du blocus grec. Notes tirées du journal vécu d'un Athénien* [Genève: Albert Kundig, 1918], p. 15.)

commandement était confié au général Charles Regnault, qui, à vrai dire, allait faire preuve d'une habileté exceptionnelle².

Jean Métaxas, l'adversaire de Regnault, était une personnalité de gros calibre. Officier du génie militaire, il portait alors les galons du colonel. Partisan farouche du roi Constantin, on le considérait comme un génie en matière de tactique. On connaissait bien à Athènes (mais aussi dans les métropoles européennes) que c'était à ses brillantes idées que le souverain devait ses victoires foudroyantes contre les Bulgares dans la Seconde guerre des Balkans. Et Métaxas se montra à la hauteur de la situation. Il comprit aussitôt qu'une fois les Alliés débarqués, il devait les arrêter justement «à la zone de contact entre la mer et la terre»; autrement la partie serait perdue pour les Grecs. Il s'adressa donc aux ouvriers du Pirée, qui, pratiquement, était alors la seule ville industrielle du pays³. Ils les arma et fit grossir leurs effectifs par des paysans mobilisés (déguisés eux aussi en ouvriers)⁴. Son plan était, en théorie, savamment conçu: les ouvriers et paysans belliqueux⁵ qui alors pullulaient au Pirée allaient faire une mauvaise surprise aux alliés agresseurs. Métaxas et le roi toutefois n'avaient pas tenu compte de la couche sociale à laquelle appartenait la plupart des officiers de l'armée grecque. Ceux-ci, en effet, étaient des gens aisés qui, au lieu de passer la nuit au morne Pirée, préféraient faire la dolce vita dans les cafés et les boîtes d'Athènes. Il était convenu bien entendu que, le signal donné, ils seraient tous accourus au Pirée, d'autant plus parce que seuls les gradés savaient où se trouvaient les dépôts (secrets) d'armes et munitions. Or c'est autrement que les choses se passèrent...

Les Français, en effet, évidemment bien renseignés⁶, occupèrent le Pirée pendant la nuit du 11 juin⁷; et le premier soin de Regnault fut d'y proclamer l'état

² Voir X. Torau-Bayle, *Salonique, Monastir et Athènes* (Paris: Étienne Chiron, 1922), p. 122.

³ Voir Basile S. Philiass, «Η κοινωνία [1833–1881]» (= La société [grecque, 1833–1881]), *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους* (= Histoire de la nation hellène), vol. XIII (Athènes: Ekdotiki Athenon, 1977), p. 453.

⁴ C'est un fait exceptionnel dans l'histoire, de voir la population d'un pays occupé [sic] se soulever en masse pour chasser l'envahisseur du sol national. (Voir X. S. Combotheca, *op. cit.*, p. 21.)

⁵ Dix mille à peu près. En ce qui concerne leur organisation en général, voir J. Métaxas «Πώς εσχηματίσθησαν και τι επεδίωκαν οι σύλλογοι των Επιστράτων» (= Comment se sont formées les ligues des Épistrates. Les buts qu'ils poursuivaient), dans le volume *Η ιστορία του Εθνικού Διχασμού* (= L'histoire du schisme national), Athènes: Ethnikos Kéryx, 1935, pp. 168–169. (Épistrates c'était le nom que l'on donnait alors aux réservistes, partisans du roi.)

⁶ Surtout, paraît-il, par Robert David, collaborateur intime de Charles – Célestin Jonnart, haut-commissaire des Puissances de l'Entente en Grèce. R. David était un personnage qui, grâce à ses relations personnelles, connaissait bien la mentalité d'Alexandre Zaïmis, premier ministre grec à l'époque. Voir Édouard Driault et Michel Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, tome V (Paris: Les Presses Universitaires de France, 1926), p. 303 (note 1); Jean Métaxas. – «Μηχανορραφία δια να εξορισθή ο Βασιλεύς» (= Les machinations pour que le roi [Constantin] fût exilé), dans le volume *Η ιστορία του Εθνικού Διχασμού* (= L'histoire du schisme national), *op. cit.*, p. 191.

⁷ Voir X. Torau-Bayle, *op. cit.*, p. 123.

de siège et d'interdire toutes communications entre cette ville et Athènes⁸. Aussi isola-t-il de leurs cadres les ouvriers et paysans mobilisés. Toute résistance était désormais inutile...

...Et peu après le roi quittait le pays.

Cette tragicomédie pourtant mit en relief deux facteurs d'importance primordiale: Primo, l'attitude problématique des officiers de carrière vis-à-vis des mouvements de droite (attitude qui allait être à l'origine de la défaite de l'Axe dans la Seconde guerre mondiale); et secundo, les sentiments germanophiles de la population notamment du Pirée mais aussi d'Athènes – sentiments dont il faut absolument tenir compte afin de bien comprendre les aventures des Grecs pendant les années critiques 1940–1941.

II

L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Ce n'est pas le diadoque⁹, à savoir le prince Georges, qui monta au trône après le départ du roi Constantin, car, très lié à sa mère, la reine Sophie, sœur du kaiser, il était un germanophile notoire¹⁰. Or, les Alliés se tenant fermement à ce que la famille royale de Grèce fût épurée, on trouva une solution hybride: le roi Constantin n'abdiqua pas; et le prince Alexandre, son deuxième fils, «remplaça» son père à titre de lieutenant. Alexandre toutefois eut un accident en 1920 et mourut prématurément; et vers la fin de cette même année, un plébiscite rétablit Constantin sur son trône. C'est alors que le souverain commit une erreur fatale: il continua la guerre insensée contre la Turquie nationaliste déclenchée en 1919 par Éleuthérios Vénisélos. Or en 1922 les armées grecques furent écrasées par les Kémalistes; et le traité de paix signé en 1923 en Suisse, à Lausanne, établit un nouvel ordre dans les relations gréco-turques et, en général, dans le Proche-Orient.

Bien entendu, Constantin abdiqua aussitôt après la défaite; et il mourut misérablement en Italie – en exil. La succession maintenant était assurée au diadoque. Georges II cependant ne régna que deux ans: en 1924, la république fut proclamée en Grèce et le jeune roi prit, à son tour, le chemin de l'exil¹¹. L'âme déchirée après la défaite de l'Allemagne en Europe ainsi que de la Grèce en Asie

⁸ *Ibidem*; cf. Charles-Louis-Jacques Regnault, *La conquête d'Athènes (juin-juillet 1917)*, Paris: L. Fournier, 1919, pp. 51–52. En théorie, c'était au lendemain, dans la matinée, que Regnault s'installa à l'Hôtel de Ville et avisa par affiches la population que le port d'armes était interdit et que tous ceux qui en détiendraient seraient exposés, à partir du 15 juin, aux rigueurs de la loi martiale française.

⁹ *Diadoque* <διάδοχος> = le prince héritier de Grèce.

¹⁰ Helena Veniselos, *À l'ombre de Veniselos* (Paris: Génin, 1935), p. 31.

¹¹ En réalité, il avait quitté le pays en décembre 1923, c'est-à-dire avant la proclamation officielle de la république.

Mineure et son épouse étant née princesse roumaine, c'est en Roumanie qu'il s'établit d'abord. Mais en 1931, la dissolution de son mariage ayant déjà eu lieu, il fixa sa demeure à... Londres! Et c'est là que se produisit un effet d'ordre plutôt psychologique que politique. Ruiné, isolé, ayant bu la coupe des malheurs jusqu'à la lie, il trouva hospitalité, voire refuge, chez le roi d'Angleterre – autrement dit chez le souverain dont le pays avait tellement contribué à la perte de sa propre famille.

Dans l'entre-temps, en Grèce c'est un imbroglio à plusieurs actes qui se développait. Les militaires tout d'abord étaient profondément divisés en républicains et royalistes. Grâce au fiasco de l'Asie Mineure, les premiers avaient le dessus; mais ils n'étaient, pour la plupart, que d'anciens sous-officiers qui avaient gagné leurs galons soit en Macédoine, pendant la dernière phase de la Grande Guerre, soit en Asie Mineure. C'est pourquoi les royalistes, en raison de leurs relations, de leurs connaissances et même de leur aisance, continuaient, pratiquement, à contrôler l'appareil d'État. Le noyau de leur puissance était une organisation clandestine, la Ligue Militaire, qui, lieu commun de l'histoire de la Grèce moderne et contemporaine, exerçait un pouvoir redoutable.

Le glas du régime sonna en 1933; les libéraux, à savoir les républicains, ayant perdu les élections, un officier, ami de Vénisélos, tenta un coup d'État. Il échoua; et les généraux de l'armée de terre formèrent un comité qui se chargea de la surveillance de la vie politique; ils prirent soin, en d'autres termes, de maintenir le parti conservateur au pouvoir. Él. Vénisélos prit alors personnellement l'affaire en main et deux ans plus tard, en 1935, il se mit à la tête d'un autre coup d'État, qui avorta à son tour. Il s'exila en Italie d'abord et ensuite à Paris, où il décéda en 1936. Or à Athènes, déjà au mois d'octobre 1935, les chefs de l'armée de terre, de mer et de l'air, renversèrent le gouvernement du parti populiste (conservateur), plutôt tiède en ce qui concernait la restauration de la royauté, et recoururent au plébiscite. Celui-ci eut lieu au début du novembre 1935: presque la totalité des suffrages exprimés (97,80%) s'accordèrent au roi¹². Aussi Georges II rentra-t-il triomphant à Athènes vers la fin de ce même mois.

À la suite de tout cela, le tableau des forces politiques en Grèce était le suivant:

1. Le peuple, surtout dans la partie sud du pays, était royaliste; à l'origine pourtant de cette attitude était plutôt le culte de la mémoire du feu roi Constantin que le dévouement à son fils et successeur, Georges II. En tout cas, l'attachement à la monarchie signifiait alors en Grèce une – vague – germanophilie.

2. Les militaires républicains, écartés de l'armée par le biais d'une épuration éclair, étaient... italophiles; et cela parce que quand, pendant les années 1926–1928, la Yougoslavie, secondée par la France et même le Royaume Uni, briguaient une partie

¹² Voir Sp. Linardatos, *Πώς εφτάσαμε στην 4^η Αυγούστου* (= Comment est-on arrivé au régime du 4 août), Athènes: Thémelio, 1965, p. 117.

du port de Salonique, Benito Mussolini avait garanti la souveraineté grecque sur l'ensemble de cette ville¹³.

3. Les cadres supérieurs de l'armée de terre et de mer, groupés autour de la Ligue Militaire, étaient royalistes et, par conséquent, germanophiles.

Bref, tandis que l'Europe déjà se précipitait vers la catastrophe, presque tout le monde en Grèce était en faveur soit de l'Italie fasciste soit de l'Allemagne nationale-socialiste. Ceci dit, on ne peut rester que *les bras ballants et la bouche bée* devant le spectacle des Grecs menant, au cours des années 1940–1941, une lutte âpre et même «désespérée» contre justement les puissances de l'Axe.

III

LES CLÉS DU MYSTÈRE

On a déjà parlé de la voie qu'il faut suivre pour déchiffrer l'énigme de la participation grecque à la Seconde guerre mondiale. Cette voie commence à Ploiești et aboutit... aux coryphées de la vie politique à Athènes, à savoir le roi Georges II et Jean Métaxas. Tous les deux ont été germanophiles pendant la Grande Guerre; mais tous les deux avaient eu désormais la certitude, fondée sur l'expérience, que leur pays était irrévocablement placé dans l'orbite du Royaume-Uni et, par conséquent, s'ils voulaient prospérer à titre de souverain l'un, d'homme d'État l'autre, il fallait qu'ils n'entrassent jamais en conflit avec les Anglais et leurs intérêts. Georges II, bien entendu, ne voulait guère perdre de nouveau son trône; et J. Métaxas, général en retraite depuis 1921, désirait ardemment une bonne carrière politique, voire la présidence du Conseil¹⁴. Ces revirements latents, toutefois, étaient très difficiles à comprendre par l'opinion publique, qui continuait à considérer tous les deux comme les 'successeurs' du feu roi Constantin.

Or, le problème majeur que le roi avait à résoudre était comment appeler au pouvoir Métaxas, dont le parti ne comptait que très peu de mandants dans le parlement issu des élections du mois de janvier 1936; et le ministre de Grande Bretagne insistant sans cesse auprès du roi pour que fût donné à Métaxas au moins un portefeuille important, on fit un coup d'audace. Ministre de la Guerre était alors le général Alexandre Papagos et sous-secrétaire d'État au même ministère le général Constantin Platis: celui-ci était le chef¹⁵ et celui-là l'exécuteur des volontés de la Ligue militaire. Autrement dit l'armée était littéralement (et entièrement) sous

¹³ Dimitris Michalopoulos, *Ο Ελευθέριος Βενιζέλος και το γιουγκοσλαβικό ζήτημα* (= Éleuthérios Vénisélos et la question yougoslave), Athènes: Club libéral, 1991.

¹⁴ Voir Hannibal Velliadis, *Μεταξάς – Χίτλερ. Ελληνογερμανικές σχέσεις στην μεταξική δικτατορία, 1936–1941* (= Métaxas – Hitler. Les relations gréco-allemandes pendant la dictature de Jean Métaxas), Athènes: Énialios, 2003, pp. 21–22, 26.

¹⁵ Voir Sp. Linardatos, *op.cit.*, p. 166.

le contrôle de cette organisation soi-disant clandestine, ce qui déjà préconisait au roi l'attitude à tenir vis-à-vis de Berlin. Le souverain toutefois s'attendait à ce que les militaires cherchassent à lui dicter la politique à suivre; et quand ces derniers se trouvèrent en désaccord avec lui sur une mesure à prendre, il invita, le 5 mars 1936, Métaxas au palais et lui confia, sous le sceau du secret, le ministère de la Guerre!

Métaxas prêta aussitôt le serment prévu par la constitution et ensuite, armé du décret de sa nomination dûment signé par Georges II, il se présenta au ministère quand tout le monde à Athènes faisait la...sieste. La sentinelle, frappée d'admiration à la présentation de la signature royale, n'osa pas lui interdire l'entrée. Quand Papagos et Platis, une fois la sieste terminée, regagnèrent leurs bureaux, c'est Métaxas qu'ils trouvèrent carré dans le fauteuil ministériel. Seul Platis essaya de résister...mais en vain¹⁶. Quelques semaines après le roi nomma Métaxas président du Conseil; et le 4 août 1936, celui-ci proclama la dictature.

Désormais la Grèce était prête pour la guerre.

IV

LA GUERRE

Les Allemands tentèrent-ils de réagir contre ce 'nouvel ordre' établi en Grèce? Que oui! Une fois la guerre déclenchée, le 3 juillet 1940, le général C. Platis, sous-chef alors de l'état-major de l'armée de terre, se présenta au chef de ce dernier et lui annonça que Berlin demandait avec insistance à Athènes son remplacement (à savoir de Papagos) par lui-même¹⁷.

Platis était le chef de la Ligue militaire qui, pourtant, après le coup du 5 mars 1936, était frappée d'impuissance. Papagos, en effet, était entré dans le camp adverse – et il en était récompensé par sa nomination au poste du chef de l'état-major. C'était à juste raison donc que les Allemands se méfiaient de lui – d'autant plus qu'ils avaient flairé les contacts entre les Alliés, notamment les Britanniques, et le gouvernement d'Athènes¹⁸. La démarche, cependant, de Platis mettait en relief sa naïveté, car le recul de Papagos, voire de Métaxas et du roi, était peu probable. Ces derniers, bien entendu, n'étaient qu'anglophiles la main forcée; et cela veut dire qu'ils n'admiraient pas la puissance britannique mais qu'ils la redoutaient. Or cela ne changeait rien: les dirigeants grecs, de gré ou de force, allaient exécuter les volontés de Londres.

¹⁶ *Ιωάννης Μεταξάς. Το προσωπικό του ημερολόγιο* (= Le journal de Jean Métaxas), vol. IV. Édité par Phédon Vranas (Athènes: Icaros, 1960), pp. 184–186.

¹⁷ Archives militaires (Goudi [Athènes]), dossier d'Alexandre Papagos, le chef de l'état-major de l'armée de terre au président du Conseil, N° 115877, Athènes, le 15 juillet 1940

¹⁸ Voir Dimitris Michalopoulos, «Quelques considérations sur la Seconde Guerre mondiale», *Revue roumaine d'histoire*, tome XXXIX (janvier–décembre 2000), p. 209; voir aussi Mario Cervi, *La guerra di Grecia* (Milano: Sugar, 1965²), p. 26.

Ainsi Platis, un officier brillant¹⁹, se vit-il mis en disponibilité²⁰; et l'affaire s'étouffa. Platis pourtant était secondé, paraît-il, par presque l'ensemble de ceux qui occupaient les hauts degrés de la hiérarchie militaire et navale. Le second favori des Allemands était le général Jean Striber²¹, de souche suédoise, qui avait reçu, de sa propre initiative, une éducation tout à fait remarquable²². Un autre était l'amiral Alexandre Sakellariou qui, à la première occasion, s'exprimait «contre la clique anglophile»²³ déjà hypothéquant l'avenir de la Grèce. Or Sakellariou exagérait; car le roi et à plus forte raison Métaxas ne souhaitaient guère l'entrée de leur pays dans le conflit mondial. Il était clair qu'ils n'étaient pas en mesure de suivre une politique contraire aux intérêts britanniques; mais de là à la déclaration de guerre contre les Puissances de l'Axe il y avait une grande distance...

...Qu'ils franchirent, pourtant, en un temps très court grâce à leurs amis anglais. Hitler, en effet, n'avait pas l'intention d'attaquer les Balkans²⁴. Les Britanniques pourtant avaient besoin d'un front balkanique pour qu'ils pussent bombarder Ploiești. Il est archiconnu, en effet, que les panzers qui balayaient l'Europe ayant besoin d'essence²⁵, Berlin avait imposé, le 27 mai 1940, l'ainsi dit *pacte du pétrole*, aux termes duquel la Roumanie allait vendre à l'Allemagne 3.000.000 de tonnes à un prix inférieur d'un tiers à ceux du marché mondial²⁶. Étant donné, toutefois, que Métaxas ne voulait pas quitter la neutralité (même bienveillante à l'égard de la Grande-Bretagne), ce furent les Britanniques qui provoquèrent l'agression italienne contre la Grèce. On sait bien aujourd'hui que leur instrument fut Galeazzo Ciano, le gendre de Mussolini et, depuis 1936, le ministre italien des Affaires étrangères.

La *Guerra di Grecia*, en effet, n'était que la «guerre personnelle» de Ciano, dans laquelle Mussolini se laissa littéralement entraîner²⁷. D'après certains témoignages en outre, Ciano était en contact avec Londres déjà au début de 1940²⁸;

¹⁹ Archives militaires, dossier de Constantin Platis, ordre du jour du 7 décembre 1938 (signé par A. Papagos).

²⁰ Archives militaires, dossier d'A. Papagos, le chef de l'état-major de l'armée de terre au président du Conseil, N° 115 877, Athènes, le 15 juillet 1940. Voir aussi M. Cervi, *op.cit.*, pp. 33-34.

²¹ Archives militaires, dossier d'A. Papagos, le chef de l'état-major de l'armée de terre au président du Conseil, N° 115 877, Athènes, le 15 juillet 1940.

²² Direction de l'histoire militaire (Athènes), notice biographique du général Jean Striber.

²³ Archives militaires, dossier d'A. Papagos, notes sur l'instruction de l'affaire Platis (sans date, sans signature).

²⁴ D. Michalopoulos, «Quelques considérations...», *op.cit.*, p. 209.

²⁵ H. Velliadis, *op.cit.*, p. 49.

²⁶ Voir Georges Castellani, *Histoire de la Roumanie* (Paris: Presses Universitaires de France, 1984), p. 88.

²⁷ M. Cervi, *op.cit.*, pp. 144, 147, 155.

²⁸ *Vi sono testimonianze secondo le quali Galeazzo Ciano avrebbe mantenuto contatti con il nemico fin dal principio del 1940, al punto di far sistemare a Palazzo Ghigi una radiotrasmittente sempre collegata con Londra.* (Gian Franco Vené, *Il processo di Verona* [Milan: Arnoldo Mondadori, 1967], p. 28.)

et ceci posé, c'est par voie de conséquence que l'on suspecte les dirigeants britanniques d'être les auteurs de l'entrée de la Grèce en guerre. Quoi qu'il en soit, les événements se déroulèrent avec une logique implacable; à savoir:

I. Métaxas, toujours hésitant, en raison du précédent de la Première Guerre mondiale, à permettre aux Anglais de faire, sur le sol grec, des camps retranchés (et a fortiori fortifiés²⁹), il consentit simplement, une fois la guerre déclarée à la Grèce, à ce que de petites unités britanniques fussent débarquées en Crète³⁰. Berlin y était d'accord: le ministre, en effet, d'Allemagne à Athènes fit connaître au premier ministre grec que le Reich n'allait pas considérer la présence de troupes britanniques dans la Grèce du sud comme un *casus belli* – à condition que celles-ci ne fissent pas usage d'aéroports dans le nord du pays afin de bombarder Ploiești³¹. Or, pour cela Londres avait besoin non seulement d'une base à Salonique mais aussi de l'entrée de la Grèce dans la guerre aussi contre l'Allemagne³²; et cette implication devint aussitôt le but primordial de la politique de Londres dans les Balkans. (Il faut tenir compte, en effet, de ce que les relations diplomatiques de Londres avec Bucarest n'étaient pas encore rompues.)

II. Après les premières victoires grecques, vers la fin de 1940, les Allemands, toujours inquiets de la situation dans les Balkans (en raison notamment du pétrole roumain³³), cherchèrent à concilier la Grèce avec l'Italie. Leurs propositions étaient très avantageuses pour Athènes³⁴; or elles furent rejetées non pas par Métaxas, paraît – il, mais par le roi qui était alors sous la pression de William Donovan, colonel de l'armée de terre des États-Unis. Celui-ci faisait à l'époque un tour dans les principaux pays balkaniques à titre d'envoyé du Président Franklin Delano Roosevelt³⁵. Donovan préconisait la création d'un «front balkanique» contre les puissances de l'Axe³⁶ – en d'autres termes la permission aux Britanniques de bombarder la Roumanie³⁷. La Grèce devait se conformer à ses prescriptions, sinon elle ne pouvait pas beaucoup compter sur la sympathie de la «communauté internationale»³⁸. À titre d'exemple... la Roumanie: les fonds roumains aux États-Unis étaient bloqués déjà en octobre 1940.

²⁹ Archives de la Marine nationale (Athènes [Votanicos]), *Vandoros* (II), le capitaine de vaisseau Vandoros à l'état-major de la Marine, Genève, 15 septembre 1937.

³⁰ H. Velliadis, *op. cit.*, p. 243.

³¹ *Ibidem*, p. 240; M. Cervi, *op. cit.*, pp. 263–264.

³² Jusqu'au mois d'avril 1941, la Grèce n'avait pas participé dans la guerre contre l'Allemagne.

³³ H. Velliadis, *op. cit.*, pp. 49, 136.

³⁴ Voir Ehrengard Schramm von Thadden, *Griechenland und die Grossmächte im Zweiten Weltkrieg* (Wiesbaden: Steiner, 1955), p. 217.

³⁵ H. Velliadis, *op. cit.*, p. 325.

³⁶ *Ibidem*, pp. 325–326.

³⁷ *Ibidem*, p. 136.

³⁸ *Ibidem*, p. 326.

III. Le 30 décembre 1940, Métaxas, à la suite de pression exercée sur lui, permit aux Anglais d'installer une base aérienne à Salonique; mais le lendemain il révoqua sa décision³⁹.

IV. Au mois de janvier 1941, les Britanniques tentèrent une fois encore de persuader Métaxas de la nécessité de leur permettre de faire un camp dans la Grèce du nord. C'était Sir Archibald Wavell, le commandant en chef des forces britanniques au Moyen-Orient, qui arriva à Athènes afin d'obtenir la permission du débarquement de «petites forces» en Salonique⁴⁰. Or, ce n'était qu'un prétexte: à vrai dire, il cherchait à installer dans cette ville une base aérienne⁴¹. Métaxas s'y opposa nettement: l'Allemagne aurait considéré ce débarquement comme un acte de nature à motiver sa déclaration de guerre contre la Grèce⁴² (ce qui aurait évidemment provoqué la conflagration des Balkans et permis aux Anglais d'opérer contre les Allemands et les Roumains, leurs fournisseurs en pétrole). Or deux semaines après Métaxas se trouva mort en raison d'une infection des... amygdales pharyngiennes (sic)⁴³, voire d'une amygdalite. Bien entendu, les Anglais s'intéressaient seulement à ce que leurs avions pussent opérer d'une manière 'légitime' en Grèce – et à partir de la Grèce⁴⁴. Leur dernière tentative pour persuader Métaxas s'explique par le refus que la Turquie opposait alors à leurs propositions d'entrée dans la guerre contre l'Allemagne⁴⁵. La Turquie, en effet, est toujours un pays-clé en ce qui concerne la situation en Roumanie⁴⁶. Il est significatif à ce titre qu'aussitôt après la mort de Métaxas, Churchill redoubla ses efforts pour qu'İsmet İnönü consentit à ce que l'aviation britannique eût des bases sur le sol turc⁴⁷. Le corollaire en est que si İnönü, successeur d'Atatürk, avait permis, une fois le conflit déclenché, que son pays entrât en guerre contre l'Allemagne, Métaxas ne serait pas prématurément mort.

V. Le successeur de Métaxas était Alexandre Korizis, le gouverneur de la Banque Nationale. Celui-ci, aussitôt au pouvoir, fit remettre, le 8 février 1941, au ministre du Royaume-Uni à Athènes une note aux termes de laquelle le gouvernement

³⁹ Le journal de Jean Métaxas, *op.cit.*, vol. IV, pp. 549–550.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 560.

⁴¹ Cf. Antoine Korantis, *Αλέξανδρος Παπάγος και ο πόλεμος της Ελλάδος, 1940–1941* (= Alexandre Papagos et la guerre de Grèce, 1940–1941), Athènes: Fondation Goulandris–Horn, 1995, p. 33.

⁴² Cf. H. Velliadis, *op.cit.*, p. 245 et surtout pp. 253, 270.

⁴³ L'acte de décès: Le journal de Jean Métaxas, vol. IV, *op.cit.*, p. 561; cf. pp. 562–563.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 558.

⁴⁵ A. I. Korantis, *Διπλωματική Ιστορία της Ευρώπης, 1919–1956* (= Histoire diplomatique de l'Europe, 1919–1956), vol. III, première partie (Salonique: Institute for Balkan Studies, 1979), pp. 539–541; *Ένας ναύαρχος θυμάται. Απομνημονεύματα του ναύαρχου Αλεξάνδρου Σακελλαρίου* (= Les mémoires de l'amiral Alexandre Sakellariou), vol. I (Athènes: éditions Iota–Sigma, s.d.), pp. 270–271.

⁴⁶ Cf. Stanford J. Shaw et Ezel Kural Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, vol. II (Cambridge University Press, 1977), p. 397.

⁴⁷ Voir John Colville, *The fringes of power. Downing Street diaries, 1939–1955* (Londres: Hodder and Stoughton, 1985), p. 348.

grec n'était toujours pas disposé de permettre le débarquement de troupes britanniques à Salonique⁴⁸. Quel sinistre présage (de mort prématurée)! À peine deux jours après, les dirigeants britanniques, exaspérés, interrompirent les relations diplomatiques de leur pays avec la Roumanie⁴⁹. Au mois de mars échoua, en Albanie, la grande attaque italienne contre les positions grecques⁵⁰. À la veille pourtant de la victoire, le roi Georges II procéda à l'épuration des cadres supérieurs de l'armée de terre: les généraux ouvertement germanophiles se virent mis en retraite⁵¹. Ensuite, il fit pression sur Korizis pour qu'il révoquât le contenu de la note du 8 février 1941. Ceci fait, de grandes unités britanniques occupèrent, au cours du mois de mars de cette même année, des positions stratégiques dans la Grèce du Nord⁵². Or cela n'étant qu'une violation flagrante de l'accord conclu entre Métaxas et le ministre d'Allemagne à Athènes vers la fin de 1940⁵³, les conséquences ne se firent guère attendre: le 6 avril 1941, le matin, le ministre d'Allemagne à Athènes informa Korizis qu'en raison du débarquement des Britanniques *sur le sol européen* (sic)⁵⁴ les opérations des forces armées allemandes contre la Grèce avaient déjà commencé⁵⁵. À peine trois jours après, le 9 avril, les Allemands entrèrent en Salonique.

VI. Le 18 et le 19 avril les principaux dirigeants grecs eurent de longues discussions avec les Britanniques: selon ces derniers, la Grèce, objectivement, pouvait tenir tête aux Allemands, mais l'armée et le peuple grecs ne souhaitaient guère la continuation du conflit⁵⁶; en conséquence, il fallait aux unités britanniques, accourues en Grèce en partir⁵⁷. Or le 20 avril, le gros de l'armée grecque, en Épire, se révolta: gradés et soldats ne voulaient pas continuer la guerre contre les Allemands. On demanda donc aux Allemands l'armistice et l'on annonça la prochaine formation d'un gouvernement provisoire sous la présidence de Spyridon, métropolite de Jannina. C'était clair que les officiers supérieurs, traditionnellement germanophiles malgré l'apostasie d'A. Papagos, de J. Métaxas et même du roi, s'emparaient du pouvoir⁵⁸. (Parmi les instigateurs de la révolte d'ailleurs comptait J. Striber, l'ancien favori en second de Berlin⁵⁹.) Le 18 avril cependant, quand les nouvelles sur l'esprit

⁴⁸ Sauf en cas d'agression allemande. Voir A. I. Korantis, *Histoire diplomatique de l'Europe...*, *op.cit.*, vol. III, première partie, pp. 514–515.

⁴⁹ *Fundația Europeană Titulescu, Istoria politicii externe Românești în date*. Coordonator: Ion Calafeteanu (Bucarest: Editura Enciclopedică, 2003), p. 331.

⁵⁰ M. Cervi, *op.cit.*, p. 270 sqq.

⁵¹ Georges Roussos, *Νεώτερη Ιστορία του Ελληνικού Έθνους* (= Histoire moderne de la nation hellène), vol. VII (Athènes, 1975), p. 369.

⁵² Les mémoires de l'amiral Alexandre Sakellariou, *op.cit.*, vol. I, pp. 277–278.

⁵³ Cf. *ibidem*, p. 289.

⁵⁴ G. Roussos, *op.cit.*, vol. VII, p. 356.

⁵⁵ A. I. Korantis, *Histoire diplomatique de l'Europe...*, *op.cit.*, vol. III, première partie, p. 559.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 275.

⁵⁷ *Ibidem*, pp. 190–194.

⁵⁸ G. Roussos, *op.cit.*, vol. VII, p. 368.

⁵⁹ *Ibidem*.

de sédition, qui déjà faisait rage dans les rangs de l'armée, arrivèrent à la capitale, A. Korizis déclara au souverain qu'il allait lui donner sa démission: à son avis, le nouveau gouvernement ne devait être formé que de militaires⁶⁰. Georges II lui répondit, tout simplement, qu'il allait y penser⁶¹; et Korizis rentra aussitôt chez lui – où, peu après, on le trouva mort, de deux balles au cœur⁶².

VII. Malgré son anglophilie (la main forcée), Georges II revint alors aux sympathies de sa jeunesse et il songea à présider lui-même au Conseil des ministres, nommant, en même temps, vice-président l'amiral A. Sakellariou⁶³. Celui-ci étant un germanophile notoire⁶⁴, qui avait déjà déclaré qu'en cas d'occupation allemande il n'allait pas quitter son pays⁶⁵, il était clair que la Grèce s'emportait déjà dans l'orbite de l'Allemagne nationale-socialiste. Foudroyante fut la réaction des Anglais: Sakellariou fut aussitôt pratiquement relevé de ses devoirs⁶⁶ et un démocrate convaincu fut imposé comme premier ministre⁶⁷; et peu après, le pauvre souverain se vit forcé à suivre les troupes britanniques en Crète d'abord et en Égypte ensuite⁶⁸, d'où il se rendit à Londres⁶⁹. Il ne regagna la Grèce qu'en 1946 grâce surtout à l'appui américain⁷⁰ (selon toute vraisemblance la récompense de l'attitude qu'il avait adoptée vers la fin de 1940 en repoussant les offres allemandes d'armistice). Toujours est-il que le gouvernement britannique n'avait pas tellement confiance en lui pour lui permettre de rentrer en Grèce aussitôt après la fin des hostilités. Son frère et diadoque, le prince Paul, également considéré comme sympathisant avec l'Axe⁷¹, fut expédié en Afrique du sud...



CONCLUSIONS

Malgré la thèse de l'historiographie partisane, selon laquelle les Hellènes opposèrent une résistance farouche contre les puissances de l'Axe, la vérité est tout à fait différente. Il est vrai que les victoires grecques contre les Italiens eurent, sur

⁶⁰ A. Korantis, Alexandre Papagos et la guerre de Grèce..., *op.cit.*, p. 275.

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² G. Roussos, *op.cit.*, vol. VII, pp. 364, 367.

⁶³ Les mémoires de l'amiral Alexandre Sakellariou, *op.cit.*, vol. I, pp. 337–340.

⁶⁴ Cf. *ibidem*, pp. 274–275.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 330.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 340. En effet, il ne garda la vice-présidence du Conseil qu'à titre purement honorifique.

⁶⁷ Emmanuel Tsoudéros.

⁶⁸ Cf. G. Roussos, *op.cit.*, vol. VII, p. 385.

⁶⁹ *Ibidem*, pp. 386.

⁷⁰ Démosthène Koukounas, *Αρχιεπίσκοπος Δαμασκηνός* (= L'archevêque Damaskinos), Athènes: Metron, 2004², p. 202.

⁷¹ M. Cervi, *op.cit.*, p. 32.

l'échelle mondiale, un grand éclat et qu'elles furent à l'origine de l'échec allemand en Russie. Les Grecs pourtant n'avaient point d'envie de s'opposer aux Allemands. Les Italiens c'étaient autre chose. Malgré les affinités entre ces deux peuples, au cours du XX^e siècle les intérêts de Rome et ceux d'Athènes se heurtèrent de plein fouet, comme par exemple en Asie Mineure au lendemain de la Première Guerre mondiale. Les provocations, en outre, auxquelles s'adonna (au su ou à l'insu de Mussolini) G. Ciano, une fois l'Albanie occupée, en 1939, par des troupes italiennes, galvanisèrent le peuple grec – la forte personnalité de J. Métaxas y aidant beaucoup. Or personne en Grèce n'aspirait, de plein gré, à faire la guerre contre l'Allemagne, les souvenirs des années 1915–1917 n'étant encore point brumeux. Les dirigeants nationaux-socialistes d'autre part étaient clairs (pour ne pas dire honnêtes): pas d'immixtion allemande dans le conflit gréco-italien à condition, bien entendu, que les puits de pétrole à Ploiești ne fussent pas en danger. Métaxas observa strictement cet engagement – ce qui lui coûta la vie. A. Korizis, son successeur, se conforma au début à la ligne du feu son prédécesseur et ensuite au désir des Britanniques; la vie ne lui fut pas épargnée et la Grèce fut définitivement entraînée dans le tourbillon du conflit mondial. Aussi, après que le roi Georges II et son nouveau président du Conseil quittèrent le sol national, il n'y avait des comptes à régler qu'avec le peuple grec. Celui-ci, en effet, avait dans plusieurs cas accueilli avec des fleurs les envahisseurs allemands; et Hitler, d'autre part, jeta des fleurs aux Hellènes en n'hésitant pas de donner l'ordre de libérer aussitôt tous les militaires grecs faits prisonniers⁷². Ainsi les bases d'une collaboration étroite entre les habitants du pays occupé et les autorités d'occupation étaient-elles déjà jetées – d'autant plus que les officiers soulevés en Épire en avril 1940 formèrent, au cours de ce même mois, un gouvernement républicain qui assuma le pouvoir à Athènes⁷³.

C'est alors que la grande famine commença à ravager la population du Pirée et d'Athènes...

Évidemment, ce n'était pas la première fois; en novembre 1916, après le revers subi par les troupes de l'Entente à Athènes, les Alliés établirent le blocus des côtes grecques⁷⁴. Ce fut la famine qui en résulta, avec beaucoup de victimes surtout dans l'agglomération athénienne⁷⁵. Or, ce qui se passa pendant l'hiver des années 1941–1942 au Pirée et dans la capitale est littéralement inimaginable⁷⁶. Ce qui plus

⁷² G. Roussos, *op.cit.*, vol. VII, p. 400.

⁷³ *Ibidem*, pp. 400–401.

⁷⁴ Voir le texte de la note remise au gouvernement grec dans l'ouvrage de X. S. Combotheca, *Histoire ignorée du blocus grec...*, *op.cit.*, p. 24.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 24 *sqq.*, *passim*.

⁷⁶ Voir à titre d'exemple l'opuscule de Thémos Kornaros, *Δεν θα πεθάνουμε!* (= Nous ne mourrons pas!), Athènes: Maris et Korondjis, 1943 (c'est-à-dire pendant l'occupation allemande). Cf. G. Roussos, *op. cit.*, vol. VII, p.406.

est, on disposait maintenant d'un prétexte magnifique (qui faisait défaut pendant la Grande Guerre). La Grèce, en effet, une fois occupée par les Allemands, était considérée comme pays ennemi; les Alliés donc y interdirent l'importation de vivres pourtant achetés avant l'entrée des Allemands en Grèce⁷⁷. Et par-dessus le marché, le centre du Pirée fut presque complètement détruit, en janvier 1944, par un raid aérien des Alliés, que pourtant aucun motif strictement militaire ne pouvait justifier. (La réponse à la naissance du fascisme?)

Voilà donc comment les Grecs payèrent trop cher le pétrole de Ploiești; mais évidemment les Roumains sont les seuls que l'on ne peut pas en rendre responsables.

⁷⁷ D. Koukounas, L'archevêque Damaskinos, *op.cit.*, p. 66.